
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/1 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.1.53452

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Heinz MEYER, Rudolf SUNTRUP, *Lexikon der mittelalterlichen Zahlenbedeutungen*, München (Fink) 1987, XLIV-1015 p. (Münstersche Mittelalter-Schriften, 56).

L'équipe de recherches médiévales de Münster, animée par le professeur F. Ohly, poursuit depuis de longues années un travail de lexicographie sur l'exégèse allégorique dans le haut Moyen Age. Un premier volume, publié en 1975 sous la plume de Rainaldi Hartmann, était un dictionnaire allégorique de l'Évangélienbuch, poème des Évangiles écrit en dialecte franconien dans la seconde moitié du IX^e siècle par un moine de Fulda, Otfried de Weissenburg (*Allegorisches Wörterbuch zu Otfrieds von Weissenburg Evangelienbuch*). Le lexique sur la symbolique des nombres, qui nous est présenté aujourd'hui, est le second volume de la série. Il sera suivi par un autre lexique sur la symbolique des couleurs, préparé sous la direction de Christel Meier en collaboration avec Rudolf Suntrup; sa parution est prévue pour 1990.

L'étude lexicographique concerne à la fois la pratique et la théorie de l'exégèse allégorique dans la littérature chrétienne d'expression latine depuis la période patristique (avec l'Origène latin, Ambroise, Jérôme, Augustin) jusqu'au XII^e siècle inclus. A cela s'ajoute la référence à des sources non-bibliques, principalement liturgiques. On trouvera à la fin de chaque article deux sortes de références bibliographiques: d'une part aux lexiques allégoriques du XVI^e siècle, les »Numerorum Mysteria« de Petrus Bungus et la »Silva Allegoriarum« de Hieronymus Lauretus, d'autre part aux travaux scientifiques récents sur l'un ou l'autre des thèmes traités dans l'article.

Dresser un catalogue des allégories est une entreprise qui ne va pas de soi. D'abord parce que les interprétations allégoriques sont doublement liées aux contextes bibliques et aux conceptions du commentateur. Ensuite parce que la formule »signification allégorique des nombres« est une formule elliptique qui prête à équivoque. A proprement parler, ce ne sont pas les nombres qui ont une signification mais les choses nombrées dans la Bible, choses nombrées qui font partie des *opera creationis et reparationis*. Le sens spirituel est un rapport providentiel entre deux sortes de réalités: la réalité temporelle des apparences historiques (*signum*) et la réalité ultime du salut éternel (*res*). Les nombres en eux-mêmes ont des propriétés arithmétiques d'ordre et de combinaison. Ces propriétés arithmétiques sont diversement utilisées comme procédé interprétatif pour rendre significatives les choses nombrées par l'Écriture. C'est sur ce principe général que Meyer et Suntrup ont construit leur lexique.

A chaque nombre ayant fourni matière à exégèse est consacré un article. Chaque article est divisé en trois parties principales notées A, B et C. La section A n'a qu'une portée introductive; elle donne une première esquisse des thèmes exégétiques dominants et de leurs articulations dans l'éventail ou le spectre des significations attachées à un nombre. Le corps de l'article est donc essentiellement constitué par les sections B et C.

La section B traite des significations (*res significatae*) en se proposant de répondre à la question: quelles sont les propriétés arithmétiques des nombres sur lesquelles s'appuient les commentateurs pour proposer tel ou tel signifié?

La section C étudie dans les textes bibliques »les porteurs de sens« (*res significantes*): qu'est-ce qui dans les choses nombrées par l'Écriture prend valeur significative aux yeux du commentateur?

En donnant aux sections B et C un rôle complémentaire, les auteurs ont résolu de manière élégante le problème central que pose la composition d'un lexique des allégories. Ils évitent le double risque d'isoler les interprétations dans un catalogue ou de les enfermer dans une systématisation trop rigide. Ils offrent à l'utilisateur le moyen d'éclairer sa recherche par une double source d'informations: d'une part la spéculation sur les propriétés arithmétiques des nombres, d'autre part l'ensemble des textes bibliques concernés. Ce double point de vue est d'ailleurs conforme au programme augustinien de la culture chrétienne, comme le rappellent Meyer et Suntrup au début de leur Introduction. Suivant le *De Doctrina christiana* (II, I, 24 ss.),

c'est notre ignorance des choses qui rend obscures les locutions figurées. Nous ne devons pas ignorer la nature des choses, qu'il s'agisse des êtres vivants, des minéraux, des végétaux ou des nombres, si nous voulons comprendre comment l'Écriture en fait la similitude d'autres choses. Science profane et sacrée se conjuguent dans les deux volets du diptique: *ratio numerorum et ratio similitudinum*.

Meyer et Suntrup exposent longuement dans leur Introduction ce que sont les propriétés arithmétiques des nombres utilisées par la tradition exégétique. Ce sont pour l'essentiel les propriétés ordinales et combinatoires résultant des opérations élémentaires d'addition et de multiplication. Nous ajouterons simplement ici une remarque sur la distinction pythagoricienne entre nombres parfaits et imparfaits. Un nombre est dit »parfait« lorsqu'il est la somme de ses parties aliquotes (ou de ses diviseurs). Tel est le cas de 6 qui est la somme de ses diviseurs: $1+2+3$. Euclide en avait donné la formule générale qu'Euler a transcrite en notation moderne sous la forme $(2^{n-1}) 2^n - 1$. Les anciens ne connaissaient que quatre nombres satisfaisant à cette définition, soit: 6, 28, 496 et 8128. Le Lexikon ne mentionne que les trois premiers, utilisés par la tradition exégétique. D'autres nombres parfaits ont été découverts à l'époque moderne; on en connaît vingt-trois depuis 1971. L'importance que les anciens accordaient à la distinction du parfait et de l'imparfait les a conduits à tricher quelque peu avec les mathématiques pour accorder la perfection aux nombres qu'ils jugeaient d'un »genre« intéressant, comme 10 et 7. C'est la raison pour laquelle Meyer et Suntrup ont introduit à la page XVII un paragraphe sur les »genres« (Gattungen) des nombres d'après leur composition. Meyer et Suntrup signalent que cette notion des genres numériques est empruntée à Boèce mais trouvent trop »compliqué« d'en donner l'explication. En fait, le recours au »genre« est une façon de tourner les exigences austères de la définition mathématique en faisant appel à d'autres propriétés remarquables, comme le fait que 7 est la somme du pair (4) et de l'impair (3), compte tenu de ce que l'unité et la dyade n'étaient pas des nombres pour les anciens (la dyade introduisant une division, une déficience dans la perfection de l'unité). En somme saint Grégoire n'avait pas tort de refuser de justifier la valeur sacrée du nombre 7 sur les pseudo-raisons qu'en donnent les philosophes païens, et d'affirmer (malgré saint Augustin) que l'œuvre biblique des sept jours était une meilleure justification de la valeur accordée au nombre 7 (cf. Lexikon p. 443 et 490-491). Il reste que, de manière générale, la spéculation sur les nombres au Moyen Age demeure tributaire des mathématiques grecques, lesquelles n'admettaient pas l'existence de nombres infinis, donc ignoraient la notion de »limite« que le calcul différentiel a introduite dans les mathématiques modernes. C'est pourquoi la tradition médiévale se contente de raisonner sur la perfection ou l'imperfection des nombres, en s'appuyant pour cela sur des conventions littéraires plutôt que sur des théorèmes mathématiques; en cela saint Augustin est bien loin de Proclus. Bien loin aussi de Spinoza pour qui les yeux de l'âme sont les démonstrations.

Pour clore ce préambule, retenons que la formule »signification des nombres« est une formule elliptique qui recouvre plusieurs idées: la *ratio numerorum* des propriétés arithmétiques, et la *ratio similitudinum* soit entre propriétés numériques et choses nombrées, soit entre choses nombrées dans l'ancien et le nouveau Testament.

Pour faire un bon usage du Lexikon, il convient de méditer sur la manière dont il est construit. Le Lexikon comporte deux sortes d'entrées:

- par les Articles, suivant la série des nombres;
- par les Registres terminaux, reprenant la composition interne des Articles.

La liste des Registres terminaux est la suivante:

- I. Les signifiés des nombres (Bedeutungen)
- II. Les signifiants nombrés (gezählte Bedeutungsträger)
- III. Les signifiants bibliques qui ne sont pas nombrés
- IV. Les propriétés des nombres (l'instrumentarium de l'allégorie).

On voit que la liste des registres reproduit, avec quelques modifications, la composition

interne des articles. Les registres permettent d'utiliser l'ensemble du Lexikon pour compléter les informations données dans chaque partie d'article. Le premier registre est une liste de concepts. Ensuite les signifiants bibliques, »porteurs de sens«, sont présentés de deux manières: d'abord ceux qui sont nombrés, puis ceux qui font partie du contexte des choses nombrées. Il peut arriver qu'une même figure signifiante soit mentionnée dans les deux registres: une fois comme élément nombré, une fois comme élément contextuel (par exemple Abraham). Le Lexikon permet donc d'explorer à la fois le texte et le contexte biblique d'une allégorie numérique.

Meyer et Suntrup montrent (p. XLII) qu'en combinant articles et registres, on peut répondre à quatre sortes de questions (correspondant aux quatre registres) sous trois aspects différents (correspondant aux trois parties principales d'un article). Le lecteur, qui voudrait se familiariser avec ce Lexikon, pourrait le prendre comme un jeu: posez-vous des questions, et cherchez la réponse. Le Lexikon peut même nous être utile en des matières qu'il ne traite pas directement, mais qui recoupent les informations données (par exemple sur l'architecture, ou même déjà sur les couleurs qui feront pourtant l'objet du prochain lexicon). Le lecteur pourra se fabriquer des Addenda au Lexikon à l'occasion de ses recherches personnelles. Il pourra compléter par de nouvelles références la liste des sources patristiques ou magistrales déjà données dans un catalogue récapitulatif à la fin du volume. Un autre point sur lequel le Lexikon peut être aisément complété est celui de la signification contextuelle des allégories. Bref, l'apport du Lexikon de Meyer et Suntrup ne tient pas seulement aux informations qu'il contient, mais peut-être plus encore à la méthodologie qu'il propose. C'est la mise au point de cette méthodologie qui a rendu possible la collaboration entre plusieurs chercheurs. Bel exemple de ce travail collectif que doit devenir de plus en plus la recherche historique.

Bien que le Lexikon ne traite que d'exégèse biblique, on peut faire à son propos quelques réflexions d'ordre plus général à l'intention de ceux qui s'intéressent aux études comparatives. Par exemple il est signalé à la page XX, § 9, que les proportions mathématiques ne jouent pratiquement aucun rôle dans l'interprétation spirituelle des nombres au cours de la période considérée, bien qu'elles soient mentionnées dans quelques traités du XII^e siècle. Il y a là un contraste entre le haut Moyen Age et certaines périodes plus récentes. On pourrait songer par exemple à Képler qui fut le dernier représentant illustre de l'allégorie mathématique. Or ce sont précisément les proportions, »les harmonies du monde«, qui alimentent les interprétations mystiques de Képler. Il est vrai qu'on retrouve ici le contraste habituel entre l'allégorie biblique (fondée sur »l'historia«) et l'allégorie cosmique issue de l'hellénisme et de la Renaissance. Mais, chose plus remarquable, il n'y a pas seulement un contraste, il y a aussi, plus profondément, une continuité. L'univers de Copernic a besoin d'un centre, parce que c'est un univers fini. C'est parce qu'il appartient à un univers fini que le *Mysterium Cosmographicum* a besoin d'un centre, d'une centre solaire, pour être l'image de la perfection, de la même façon que l'allégorie des nombres avait besoin de s'appuyer sur des ensembles numériques finis pour y trouver l'image de la perfection. Les nombres imparfaits, ceux qui ne sont pas égaux à la somme de leurs parties aliquotes, peuvent être imparfaits par défaut ou par excès, par déficience (*Abweichung*) ou par excédence (*Überschreiten*, *transgressio*). Très intéressant de ce point de vue est le cas du nombre onze, intermédiaire entre dix et douze. C'est parce qu'elles étaient une mathématique des ensembles finis (»dénombrables«) que les mathématiques anciennes se prêtaient à l'interprétation allégorisante. Il y a là un point très important dans l'histoire de la pensée, un point qui fait bien comprendre le cri de Pascal devant l'effondrement du monde antique: »Le silence de ces espaces infinis m'effraie«.

Edmond ORTIGUES, Paris